

Un Livre au Village



Nouvelles 2008

La Cadière d'Azur

***Concours d'écriture
Auteurs finalistes 2008
(par ordre alphabétique)***

Catégorie 'Adolescents'

FULPIN Léa **La famille mots** -

Catégorie 'Adultes'

CINDRIC Frédérique **Tissu de mensonges** -

CZUCKERMAND Yves **Un rêve ?** -

GIPPA Michel **Le temple** -

KRESTINSKY Betty **Sac d'os** -

MAURAY Chantal **L'étoile** -

***Un Livre au Village
Association loi 1901
BP N°7 83740 La Cadière d'azur
Contact 06 10 38 30 63***

La Famille Mots



FULPIN Léa

Un dimanche soir, Anthony rentrait chez lui, il venait du parc. Il était un jeune garçon âgé de 7 ans au caractère têtue, curieux, généreux, ambitieux et sympathique. L'immeuble où il vivait, était immense et moderne. Ses couleurs étaient vives comme le rouge, le jaune et bien d'autres encore mélangées entre elles. L'immeuble détenait aussi un parc gigantesque où à l'intérieur se trouvaient des jardins, des aires de jeu...

Bref, les enfants ne pouvaient pas s'ennuyer dans l'immeuble. Parmi les habitudes curieuses d'Anthony, il y avait celles de regarder le nom sur les boîtes aux lettres des familles habitant l'immeuble. Les noms avaient une écriture de roman en gras et noir.

Donc, une fois de plus, Anthony regarda les noms et prénoms des habitants. Quand soudain, il en aperçut un qui lui était complètement inconnu : Motàmot Mots. Anthony n'avait jamais entendu un nom de famille de telle sorte. L'écriture n'était pas comme les autres. Elle était étrange : verte et l'écriture Comic Sans MS. Bref, tout à fait bizarre ! Anthony voulait découvrir le nouveau personnage de cet appartement au nom et prénom si mystérieux. Bien sûr, il devait découvrir cette personne au plus vite pour prouver à quelques-uns de ses copains que la curiosité menait à quelque chose et peut-être que, avec un peu de chance, il serait le roi de la récréation.

Un enfant de sept ans, comme vous l'avez tous été, a souvent des rêves irréalisables comme par exemple à Noël, les enfants ne regardent que ce qui leur plaît mais pas les prix, et c'est tout à fait normal. C'est la jeunesse !

Eh bien là, c'est exactement pareil dans la cour de récréation, il y a un roi. Pour notre héros, découvrir cette personne était tout à fait extraordinaire et il aurait mérité de le devenir.

Mais comme il se faisait tard, ce n'était pas le moment de monter une enquête. Le jeune homme donc rentra à la maison, pressé.

Chez lui, sa petite sœur âgée de quatre ans, jouait sur l'ordinateur du salon. Sa mère faisait la cuisine. Anthony devait s'attendre à un gros pot-au-feu bien préparé comme les adultes aiment et que nous, les enfants qui sommes normaux, détestons à cause des légumes et de l'odeur que l'on flaire rapidement. Surtout, le pire, c'est que nos parents nous obligent à en manger « un tout petit peu » disent-ils ! Mais, après le repas, ton assiette est vide car ce « un peu » s'est transformé en « beaucoup ». Et le père d'Anthony n'était pas là car il avait un travail très prenant. Il rentrait très souvent tard et les enfants ne le voyaient presque jamais. Et oui, c'est souvent comme ça, les familles : un des parents ne travaille pas ou alors est souvent à la maison et l'autre qui travaille et qui n'est pas disponible en tout cas, pas souvent libre...

Quand la petite sœur vit arriver Anthony, elle courut avec ses petites jambes dignes d'un enfant de quatre ans, lui dire « bonjour » et lui faire la bise. Il en était ravi comme tous les jours, tellement ravi que après cela, il l'envoya ailleurs en lui disant qu'il avait déjà vue le matin même et que ce n'était pas la peine d'en faire tout

un plat. La mère intervint quand elle vit la petite fille revenir avec les larmes aux yeux :

- Vous ne savez pas vous calmer tous les deux ! Dès que vous êtes ensemble, c'est l'attaque ! Ce n'est pas possible !

- Mais... protesta la sœur, c'est lui qui m'envoie balader...

- Comment tu parles ? dit la mère avant que la fillette ait fini sa phrase quand elle s'apprêtait à dire des choses du genre « comme d'habitude » ou d'autres choses encore.

Pendant ce temps, Anthony était déjà rentré dans sa chambre en train de réfléchir à ce qui s'était passé tout à l'heure (le nouveau de la boîte aux lettres). Il décida après l'école le lendemain, de mener l'enquête.

Le lendemain, Anthony se réveilla en retard comme d'habitude. Comme l'heure était tardive, il se lava « à la va vite » et ne déjeuna pas. Il prit seulement un ou deux gâteaux et but un petit verre de lait avant de partir. Sa petite sœur l'attendait devant l'immeuble et les parents fermèrent la porte derrière lui...

La journée se passa plutôt bien. Quand, le soir, Anthony entra dans son immeuble, il monta aussitôt à l'étage pour découvrir la personne qui s'était installée dans son immeuble.

Quand il fut devant la porte, il sonna. Sa main tremblait de peur. Quand soudain la porte s'ouvrit et ... un mot apparut. Ce mot était de couleur bleue mélangée avec du vert, une couleur étrange et inconnue jusque-là d'Anthony. Ce mot était le mot « Hospitalité ». Il reçut gentiment Anthony et l'invita à rentrer, mais un autre apparut. Ce mot était « Egoïsme » : il poussa Anthony en arrière. Anthony, un peu blessé prit le chemin de l'escalier quand d'un coup, *Hospitalité* le prit par l'épaule pour le retenir. Anthony se débattit pour partir mais le mot le retenait toujours. Quand soudain un autre mot intervint. Ce n'était pas un mot comme les autres. Tout de suite, il inspira confiance à notre héros. Ce mot était multicolore et autour de lui se trouvaient des petites lumières blanches et jaunes pâles comme des étoiles. Le mot était « Magie ». Il avait inspiré le garçon toute sa vie sans qu'il s'en rende compte. Il l'avait rêvé, ce mot, depuis longtemps...

Le jeune homme resta à le regarder sans bouger. Il le contemplait, les yeux écarquillés, « Magie » le fit entrer. Il rentra et contempla l'appartement. Il était décoré d'une tapisserie recouverte de lettres de couleurs différentes. Le sofa l'était aussi ainsi que tous les autres meubles de cette maison, même les tasses de thé ainsi que tous les couverts, toute la vaisselle et tout ce qui se trouvait dans cette maison. Sur un grand et gros carton, il y avait des boîtes avec des étiquettes. Sur une étiquette était intitulé : « VERBES », sur une autre se trouvait « ADJECTIFS », puis « NOMS », et encore « DETERMINANTS ». Anthony trouvait cet endroit bien étrange mais il sentait qu'en cas de problème, « Magie » l'aiderait. Il ouvrit une

des boîtes, celle des VERBES. A l'intérieur, plein de petits mots gigotaient en tous sens. Les verbes par exemple, *Sauter*, sautaient partout là où ils avaient la place, donc imaginez-vous tous les autres ! Puis, Anthony ne put s'empêcher d'ouvrir la boîte des NOMS où par exemple le nom *Maison* était représenté par une maison toute vide et triste. Accrochée à elle, une pancarte trônait où il était écrit : « à la recherche d'un adjectif ». Ce qui fit bien rire Anthony.

Puis, sur le mur du salon, il vit cinq énormes montres. Les deux premières avaient les aiguilles qui tournaient à contresens d'une montre normale. Elles avaient aussi une pancarte où il était marqué : « PASSE ». La troisième avait les aiguilles qui tournaient tout à fait normalement et elle était à l'heure. Sur la pancarte était intitulé : « PRESENT ». Et enfin, les deux dernières avaient une façon de tourner particulière :

- l'une tournait dans le bon sens mais là, trois fois plus vite, c'était le futur.

- l'autre tournait en tous sens comme des fourmis, c'était le conditionnel.

Sur le sol, il y avait aussi des ouvriers qui comme avait dit « Magie » à notre héros, formaient des mots. Et il découvrit des personnages qui faisaient renaître les mots oubliés par les gens avant qu'ils ne meurent et qu'ils soient envoyés dans l'enfer des mots. Et pour éviter cela, il fallait les prononcer. Les personnages s'occupaient de Choir le verbe qui maintenant est

délaissé pour tomber, d'un fol amour qui veut dire un amour fou... Il y avait aussi un mini hôpital qui sert aux mots au contraire trop utilisés comme le verbe « faire » qui peut servir à toutes les actions, dans les rédactions ! Le pauvre « faire », si exténué...

Quand soudain Anthony s'aperçut de l'heure tardive :

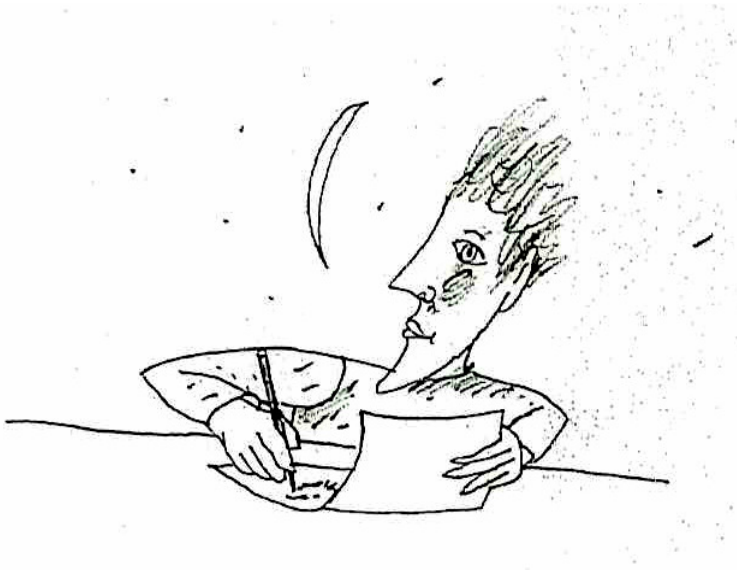
- « Mes parents vont s'inquiéter si je ne rentre pas ! ».

Il décida donc de rentrer chez lui. Chez lui, il ne répondit pas quand on lui demanda où il était. Il gardait le secret de l'appartement, des mots, de ses mystérieux personnages, des boîtes, et des montres.

Chaque soir, Anthony rendait visite à son nouvel ami « Magie » et il en profitait pour apprendre à s'occuper des mots, à les soigner.

Bref, Anthony se mit à adorer le français qu'il détestait auparavant mais comme il avait décidé de ne rien dire à personne et de garder le secret de sa découverte, il ne devint pas le roi de la récré...

Tissu de mensonges



CINDRIC Frédérique

Elle était tendue comme une bombe au-dessus de sa cible. Ce tableau, il lui fallait coûte que coûte. Pourtant, elle n'en aimait ni le sujet, ni la facture. Du fond de la salle des ventes, une voix métallique propulsa une offre conséquente. Sa marge de manœuvre était modeste mais elle surenchérit avec une nervosité mécanique. Presque simultanément, l'adversaire lamina sa proposition. Consternée, elle se retourna et croisa le regard acéré de la voix. Un homme fin et tourmenté lui faisait un signe apaisant, presque complice. En somme, ils partageaient la même pulsion pour cette huile éventée. Ca créait un lien.

Par un automatisme glacé, elle doubla l'enchère provoquant des remous dans une salle abasourdie que l'ennemi quittait à pas vaincus. Le marteau lui adjugeait le tableau. Fourbue, elle chercha un confort dans ses gants et s'éclipsa comme un fantôme.

Elle entra dans le premier café où elle commanda un alcool. Sous son bras, la croûte enkraftée la gênait. Elle s'assit sur une banquette près de la vitre que perçait un soleil mouché lorsque ses yeux s'accrochèrent à un carré de tissu qu'une main diaphane lui tendait ostensiblement.

- C'est ce jaune n'est-ce pas ?

- Oui, répondit-elle sans hésiter à l'inconnu de la salle des ventes.

Cette certitude exprimée, elle en chercha la raison sans la trouver. L'ombre élançée, qui lui faisait face, comprit son trouble. La voix, à présent familière, lui

demandait la permission de s'asseoir ce qu'elle accorda sans retenue, à cause du lien.

- Je m'appelle Jean Birker, lui déclara-t-il tout en glissant vers elle un carré de tissu sur lequel on devinait un motif jaune.

Paris, le 10 novembre 1943

Edith venait de se piquer en cousant sa robe. Délaissant sa tour de cubes, sa fillette s'approcha pour la consoler. Après une tendresse, la mère reprit son ouvrage à la maigre lumière de l'appartement tandis que Lotte s'attardait à la fenêtre sur le spectacle des passants qui marchaient d'un pas rapide et coupable. Intuitivement, elle devina son frère dans l'escalier de l'immeuble. Elle se précipita dans le corridor éteint, plaqua sa petite oreille contre la porte calfeutrée d'une tenture de fortune. Comme d'habitude, elle mit sa main en apesanteur au-dessus de la lourde poignée qu'elle atteignait à grand-peine. Ce rituel l'excitait et la rassurait tout à la fois. A l'extérieur, sur le paillason, le tendre complice appuyait légèrement sur la poignée qui se dérobaît déjà. Dans l'interstice de la porte, le visage de la fillette irradiait de reconnaissance ce qui plongeait son grand frère dans une plénitude inquiète.

Edith donnait un dernier coup de ciseaux au revers de la surpiqûre. Comme elle glissait une main confiante sur la pièce de tissu jaune, son fils lui fit remarquer une infime tâche de sang sur la pointe sud de l'étoile.

- C'est comme *le jaune de l'œuf*, s'exclama Lotte, *des fois*, il y a du rouge dedans !

Jean et sa mère s'amuserent de la remarque de la fillette ravie de l'effet que ses mots produisaient sous ce toit qui avait perdu toute légèreté depuis l'arrestation de son papa.

La lumière printanière s'attardait sur les cubes de Lotte. Comme de coutume, la sœur haletante attendait son grand frère derrière la tenture rassurante. Soudain des pas lourds et intrus écrasèrent les marches familières de l'escalier. Puis une voix de père Fouettard ordonna d'ouvrir la porte. Lotte se réfugia chez Edith qui obéit encore quand l'uniforme lui rugit un « *suivez-nous* ». Tout en jetant discrètement un châle sur sa robe à étoile, la mère dit à sa fille d'attendre son frère chez la voisine, qu'il allait bientôt arriver, et qu'elle-même ne serait pas très longue. Ce jour-là, Jean sortit tardivement de l'imprimerie clandestine dans laquelle une poignée de résistants imprimaient des tracts. La machine s'était enrayée et toute l'équipe s'était mise à pied d'œuvre dans une tension muette. Quand il arriva enfin à son domicile, la porte de l'appartement était entrouverte. L'étonnement céda immédiatement à la peur. Il frappa avec insistance chez sa voisine mais sans succès. L'immeuble n'avait rien vu, rien entendu. Depuis l'arrestation de Monsieur Birker, Edith et ses deux enfants survivaient dans l'exclusion d'un entourage qui redoutait la contagion du malheur. Pendant des mois, sans relâche, Jean s'épuisera dans d'infructueuses recherches. Sa mère et sa sœur

n'avaient laissé derrière elles qu'un dessin malhabile, une robe orpheline et le mystère de leur disparition.

Paris, printemps1961

L'alcool embrumait l'esprit de la jeune femme. L'histoire que venait de lui raconter ce Jean Birker ne lui rappelait rien : la mère qui coud, l'enfant qui joue, la Gestapo qui surgit.

Absolument rien. Mais, il en allait ainsi de tous les chapitres de sa première existence. Enfant dans la guerre, elle avait été placée dans une institution catholique où elle répondait au nom d'Anne Fauchoux. A la Libération, elle poursuivit sa carrière d'orpheline jusqu'à sa majorité puisque personne ne l'avait « *réclamée* ». Au pensionnat, la jeune fille avait laissé le souvenir d'une élève taciturne mais appliquée, très férue de peinture. Elle en avait appris les rudiments avec une religieuse qui se piquait de croquer le verger du couvent. Fascinée par les couleurs exacerbées du sud, Anne tentait obstinément de retrouver sur sa toile le jaune mature des citrons du cloître.

Depuis qu'elle gagnait sa vie, elle avait délaissé la peinture pour une autre urgence : la collection. Elle remplissait ses armoires de fragments d'objets neufs ou cassés, utilitaires ou décoratifs qui n'avaient comme seule parenté la couleur jaune déclinée sur tous les tons. Elle les achetait dans les brocantes, chez les libraires, dans les merceries... Ainsi, quand la jeune femme avait vu cette misérable nature morte entre les mains du commissaire-priseur, sa sensibilité y avait immédiatement trouvé un intérêt sans justification. Et lorsque Jean lui avait présenté le morceau de tissu jaune,

le trouble se répéta. Ce n'est qu'en le dépliant, lorsqu'elle y découvrit la découpe d'une étoile, qu'elle s'évanouit. Ce que son inconscient lui répétait avec une obstination lancinante et stérile, sa conscience venait d'en faire une traduction limpide et brutale.

Jean et Lotte Birker ne se quittèrent plus. Leur mère disparue ne leur avait laissé que l'infime trace d'une étoffe jaune cousue par malheur. Pendant des années, le frère aîné avait remonté avec opiniâtreté ce fil d'Ariane auquel sa petite sœur n'avait pu s'accrocher. Jusqu'au jour où, par hasard ou par providence, la fratrie ressuscitée avait définitivement vaincu les Barbares. Lotte avait immédiatement rejoint le réseau international de recherches des familles disparues sous le nazisme pour lequel le célèbre avocat Jean Birker exhumait inlassablement les identités de l'amnésie collective.

Un jour d'hiver chagrin, une vieille femme fardée demanda une entrevue à Maître Birker pour une affaire, dit-elle à son secrétaire, de la plus haute importance. L'avocat reçut alors ses surprenantes confessions :

C'était elle, la voisine de palier d'Edith. C'était elle, qui avait dénoncé son mari à la Kommandantur en échange d'une promesse de bail. Elle encore, qui avait confié à un orphelinat la petite Lotte ; elle que Jean avait recherchée vainement pendant des années ; elle qui avait, enfin, retrouvé les victimes de ses intérêts coupables. Odile la Rousse, c'est ainsi qu'on l'appelait dans l'immeuble en quarante trois, convoitait l'appartement de la famille Birker. Après quelques arrangements coquets,

elle envisageait d'y héberger son commerce de chair avec l'occupant.

Aujourd'hui Odile la Rousse livrait en pâture sa mémoire de délateur. Non pour se racheter, elle n'était pas croyante ; mais pour se venger de ces salauds de boches qui avaient noyé ses ambitions en mettant le feu à l'immeuble avant de retourner à Berlin. Elle révéla enfin qu'Edith Birker avait été froidement abattue alors qu'elle refusait de monter les marches de la Kommandantur.

Un rêve ?



CZUCKERMAND Yves

Je n'avais jamais rien vu de pareil, jamais, dans aucun de mes rêves !

Passée l'entrée entre des roches grises, je me trouvais dans un espace immense. Une grotte sombre aux stalactites menaçantes. Là, prostré sur une pierre, une sorte de géant obscur respirait bruyamment. Je m'approchai, craintif, et j'ai vu qu'il pleurait à gros sanglots coupés de longs reniflements. Chaque sursaut agitait sa chevelure noire et drue. Boucles étranges, grasses, serrées, aux reflets de métal. Ses mains abritaient son visage, marquées par le travail et le temps.

Il m'arrive, comme tout un chacun, de traîner au bord de l'éveil, au chaud du rêve, au doux du lit. Il m'arrive parfois de ces visions pesantes, cauchemars oppressants dont j'émerge avec effort. Si je me rendors, j'y retombe mais j'arrive souvent à modeler l'étrange, à le tenir au large et à rester encore, douillet, avec des pensées apaisées.

Le géant de mon rêve déplia lentement sa carcasse, me regarda, surpris d'abord et puis fâché, rouge de colère, soudain, rouge comme ses yeux de sang.

Il étendit la main et dit :

- Toi qui viens peser sur ma peine, toi, désormais, tu seras pierre et tu vas t'en aller, roulant, vivre ta vie de pierre !

Je me suis senti tout drôle, tout lourd et rond, poussé du pied dans une pente où je commençais à rouler. Vertige, ivresse jusqu'à la nausée.

Oh sortir de cette emprise, maîtriser le cauchemar comme je le fais !

Mais à chaque essai d'évasion, sa large main rabattait mon vouloir et j'étais pierre, et je roulais...

Le réveil m'a sauvé !

Sept heures.

Le voisin qui part au boulot, la mobylette de son fils...

Je crois que j'ai béni le bruit de crécelle de cet engin.

J'étais réveillé, j'étais libre après cette grande frayeur.

J'ai failli regarder sous le lit pour voir si le géant...

Non, tout était délicieusement normal.

Ils sont passés vers onze heures.

Deux témoins de Jéhovah, bien polis, bien propres...

On s'en méfie un peu. Moi, je les trouve gentiment inoffensifs. Je leur offre un café et je les écoute parler de leur Bible.

Ils m'ont reparlé de Jésus, du lac de Tibériade, de Simon, le pêcheur et de cette promesse d'en faire une pierre.

Métaphore peut-être, mais j'ai frissonné. Je me suis senti dur. Mes jambes se rétractaient, mes bras, j'étais tortue, bientôt galet, bientôt...

Je me suis ébroué.

Mes invités étaient là, bavards rassurants. J'ai fait craquer mes doigts en vérifiant que je les avais tous.

Je n'ai repensé au géant qu'au moment où mes invités ont parlé de Goliath.

Goliath, un vaincu, vaincu par un gamin en plus.

Et David, la fronde et la pierre, la course irrésistible de la pierre porteuse de mort...

La journée qui suivit n'a pas été normale.
Des sensations nouvelles m'ont assailli.
Une lourdeur toujours, mais cette fois, c'était celle du monde...
Tout avait sa place, mais tout surtout avait un poids.
Poids que je ressentais comme de l'intérieur. Poids des bâtisses, masse grondante des véhicules.
Un avion là-haut luttait de toute la force de ses flammes contre l'attraction du sol.
Même le vent sur moi avait son poids ou soulignait le mien.

La vie continuait pourtant.
Midi, repas léger, puis la visite des copains, un tour à la bibliothèque, quelques courses, un dîner, la télé et au lit.
J'ai dormi comme un sac.

Au matin, dans l'avant réveil, tout est revenu : la grotte étrange et la colère du géant.
Je l'ai affronté, résolu et il n'a pas osé la pierre.
Il s'est juste dressé, a étendu les bras et s'est mis à tourner, derviche monstrueux.
Moi, je tournais avec le rêve, épousant sa danse et son chant, chant rauque et chaud et rond comme sa danse. Il s'est arrêté, soudain, m'a regardé de ses yeux rouges. J'ai bravé sa colère et, volonté tendue, je suis sorti du rêve.
Sa main n'a pu m'en empêcher.
Par prudence, je ne me suis pas recouché.

Pas de témoins, ce jour, et pas de Jéhovah. Pas de pierre non plus, seulement sa plainte. J'étais prisonnier de ce chant, de sa force et de sa lourdeur. Je fredonnais sans

cesse et ma pensée suivait son rythme, soumise, obéissante. Les chiffres de mes comptes tournaient comme les heures, comme la terre sous mes pieds.

La rue était un carrousel.

La chanson insistait, elle devenait comptine et moi, je devenais enfant, tenté d'arrêter les autos ou de grimper dessus, de leur faire adopter les spirales de la musique.

Les paroles des gens en épousaient les strophes ; le vent ici ou là en évoquait la mélodie et cette mélodie me révélait des mondes.

J'étais ensorcelé. Inquiet et partagé aussi.

Cette irruption du chant du monde dans ma petite vie éblouissait et faisait peur. Allais-je être ainsi submergé par cette mélodie pesante ?

Où trouver une clé ?

Je suis allé près de la mer pour m'alléger de ces alarmes.

La mer chantait pour moi, mais, j'entendais aussi la menace des choses. La vague clamait son ivresse, mais, aussi sa colère à rencontrer l'obstacle, sa furie face au môle, et puis grommelait son retrait. Les goélands dans un rythme anarchique criaient des choses rauques avant d'entrer dans la valse de l'air.

Journée de rêves éveillés de musiques obstinées, j'étais drogué au cauchemar.

Et comment m'en débarrasser ?

J'ai déménagé ce soir-là et il ne m'a pas retrouvé.

J'ai dormi une semaine entière sur une couche étroite dans la chambre de mon fils décorée de posters agressifs.

Le géant a dû m'oublier ou je l'ai oublié.

Rassuré, je suis retourné dans mon lit.

J'ai dormi comme un sac, mais, le matin...

... La grotte, encore ! J'ai tenté de m'enfuir, mais, sa grande main dure m'a arrêté.

Je n'ai pas eu le temps de me raidir, de prendre le contrôle, de maîtriser, de remodeler...

- Je t'ai fait pierre, je t'ai fait chant, mais, aujourd'hui, tu seras danse. Tu peux te réveiller.

Troublé, outré, moi, je ruminais ma colère :

« C'est fou cette histoire ! Mes songes sont à moi ! C'est moi qui suis le maître, pas ce sauvage gris avec ses yeux de sang ! Je vais me recoucher et reprendre le rêve et il va m'écouter !

J'ai déjà dans mes cauchemars maté des monstres et des dragons, distribué des baffes à des prêtres cruels qui voulaient me griller, je ne vais pas laisser ce grotesque m'empoisonner la vie ! »

La rage, hélas, m'a tenu éveillé.

Ah ! Cet affreux devait bien rire de mes efforts pour le rêver.

Je me suis relevé, inquiet de ses paroles, de ses promesses de me faire danser.

Je suis parti vers la cuisine, le pas sautillant...

... et la mélodie de la veille avait pris un tempo joyeux.

« Un, deux, trois, quatre, la casserole et le café !

Un, deux, trois, quatre, un, deux trois, quatre, voilà, un bon petit déjeuner !

Oh ! Malheur ! J'ai calqué ça sur la Java du Diable.

C'est un démon que j'ai créé au fond de mon sommeil !

J'ai peut-être appelé le Diable et je lui ai vendu mon âme.

Je vais me recoucher et nous allons régler tout ça !

Si je lui ai vendu mon âme en pénétrant dans cette grotte, ce n'est pas la saison des soldes et lui me l'a payée juste deux chansonnettes et un caillou pour faire bon poids.

Poussé par la colère, je suis retourné dans mon lit, je suis reparti dans la grotte.

Il y avait foule avec lui.

Avant que j'aie pu dire un mot, il a lancé :

« Tu as senti le poids, la musique du monde et tu as dansé avec lui. Rencontre maintenant les hommes ! ».

Depuis ce temps, je les rencontre, et bien plus que je le voudrais.

A peine réveillé, je partage les gestes, les préoccupations de tout l'immeuble.

La misère au coin de la rue m'est devenue intolérable. J'ai pleuré l'autre jour, submergé par le désespoir d'un SDF prostré dans le froid. Je ressens les mensonges comme des coups de poing. Le monde est devenu infiniment présent, trop lourd à supporter.

Chaque soir, je me couche espérant revoir au matin le géant qui m'a fait ce douloureux cadeau.

Puis, un jour, avec un collègue...

J'ai osé lui parler du rêve.

J'ai ressenti sa compassion, si claire, dans le brouhaha de la brasserie, le vain tourbillon de mots vides et convenus. J'ai aimé son sourire, la ronde calme de ses idées, la musique apaisante qui l'entourait comme une aura.

« Oui, il me comprenait. Oui, il connaissait ces angoisses. Oui, il savait comment intégrer ces mystères... »
Avec un sourire sibyllin, il m'a adressé à un ami capable selon lui...

Et me voilà en route vers l'homme de la guérison.

Fox-trot dans la rue et bribes de paroles passées comme le vent, ouvre porte strident comme un chœur de trompettes, et puis la plaque, un heurtoir grimaçant...

La porte s'ouvre et je le vois.

Il est grand, large, calme, ses cheveux sont noirs et bouclés. Boucles étranges, grasses, serrées, aux reflets de métal. Il me sourit, regard vaguement pourpre sur ce perron obscur, puis il me tend la main. Une main large et forte...

Le temple



GIPPA Michel

Sorte...

Il faut que je me sorte de cette espèce de gangue moite et collante. Que je sorte de là !

Des images passent devant mes mains, devant mes yeux.

Ma main droite traverse la tache.

Mais qu'est-ce que c'est que ça ?

Il faut que je me dégage de ce truc.

Il fait froid. Bon sang, pourquoi suis-je aussi moite...

J'étais seul tout à l'heure, seul encore ? En tout cas personne ne parle.

Je me suis bien placé comme il a dit, à la verticale sous la voûte centrale. J'ai posé la chaise au centre du cercle.

Sortir, Nom De Dieu, sortir !

Pourquoi n'y a-t-il pas de lumière ?

Quand je raconterai cela, je leur dirai la moiteur, peut-être aigrette, oui, c'est cela, je leur dirai cette sorte de colle qui me bloque.

Cette sorte de ...

Sortir !

Il faut que je me sorte de là !

J'ai mal à la tête.

D'ailleurs, tout à l'heure encore, si je me souviens, rien de grave n'a eu lieu, rien que de l'ordinaire, mise à part Sophie.

Je ne sais plus.

J'étais venu là, pour faire le point, réfléchir.

Il fait de plus en plus sombre.

Seul et moite... Quelle situation étrange que d'être là, dans cet endroit étrange qui m'opprime, coincé dans ce carcan qui m'empêche de bouger les pieds.

D'ailleurs, je ne sens même plus mes genoux.

Je dois avoir les traces de mes ongles dans les paumes de mes mains.

Je ne vais tout de même pas appeler !

Ma tête...

D'ailleurs, je ne sens même plus tout à fait mes mains.

Déjà, tout à l'heure, je ne m'entendais pas crier...

Rien ne se passe, ils ne viennent pas.

Les branches du pentagramme sur le sol sont moins précises.

De nouveau, mon estomac qui me fait souffrir.

Je me sens de plus en plus mal, serré dans cet étai.

Si je bouge les jambes, alors, peut-être qu'en prenant appui avec mes mains, je pourrais me hisser et sortir de ce machin.

Respirer calmement, profondément.

Pas de peur.

Comprendre et trouver la solution.

Je dois comprendre et je vais trouver la solution.

Le bruit tout à l'heure répercuté à l'infini, assourdissant, un bruit terrible, énorme, à peine m'étais-je assis !

Pourquoi mes jambes ne bougent-elles pas ? Mais non, ce n'est pas vrai. Je les sens bouger. Ah courir. Bon Sang qu'il doit être bon de courir dans ce vallon-là, juste en dessous.

Je les sentirais bouger pourtant, ces jambes-là, mais les miennes ne bougent pas.

Stop, je pars.

Allez, il faut que je parte d'ici.

Lorsqu'ils viendront et qu'ils me trouveront là, que diront-ils ?

Je ne me sens plus du tout.

Quand ils viendront !

Comme chaque lundi matin vers huit heures, Pierre Travels pousse la porte de son agence d'architecture, accroche son manteau sur la patère, à droite de l'entrée, rectifie le thermostat du chauffage, se dirige vers la machine à café sans omettre de vérifier les appels téléphoniques sur le répondeur.

Petit rituel de mise en route, en mode automatique.

Deux appels. En attente, il prépare son café, prend un CD sur l'étagère, le glisse dans le lecteur et s'assoit à son bureau, ferme les yeux tandis qu'une sarabande de Bach inonde l'agence de son violoncelle. Il aime particulièrement ce petit quart d'heure solitaire avant l'arrivée de Clara, sa secrétaire. Il en arrive même en avance, rien que pour savourer cet instant et respirer l'odeur du café se répandre tranquillement.

Mais pourquoi donc appuie-t-il sur la touche lecture du répondeur avant la fin de ce café ?

« Pierre, c'est moi, c'est Sophie, tu m'avais promis de m'appeler, tu m'avais promis que tu dirais tout à ta femme, que c'était le moment... Que tu étais prêt à le faire, je t'avais bien dit que j'allais tout lui raconter si tu... Que tu... Pourquoi...Rappelle-moi ».

Un sursaut de café éclabousse le bureau. La voix de Sophie n'en finit plus de couvrir le violoncelle de Rostropovitch.

Ultimatum, revanche, déception.

Ces mots cinglent dans l'espace.

« Ca ne se passera pas comme ça, je t'avais prévenu...

- Nom de Dieu, gémit-il

Pourvu que Marie n'ait pas eu l'idée de venir au bureau... Sophie, bon Dieu, cela ne te suffit pas cette vie-là, comme ça ? Se voir un peu, de temps en temps...

Tu m'avais promis d'être discrète... C'est vrai que Marie est bizarre en ce moment... »

Bip du second appel :

« Bonjour Monsieur Travels, ici, maître Klein, je vous appelais pour savoir si vous aviez reçu le rapport de l'acousticien... »

Essuyer le café et vite se remettre au travail pour mettre de côté Sophie. Pierre jette un œil sur le planning des travaux sur lequel devrait figurer, mais, semble-t-il, ne figure pas l'acousticien, allume l'ordinateur puis, en attendant, prend sur l'étagère, la volumineuse boîte d'archivage du dossier Le Baron / Klein, pour l'ouvrir, dans le cas peu probable, où ce rapport aurait été déjà archivé.

Pas de rapport.

Sur le rabat de la boîte sont inscrites les dates du déroulement du projet.

Septembre deux mille quatre : dépôt du permis de construire.

« Trois ans pour une construction aussi complexe » réfléchit-il, c'est correct... »

Et donc trois ans et quelques, depuis la première visite de maître Klein.

« Bonjour, vous êtes Monsieur Travels ? » me demanda l'homme qui venait d'entrer dans l'agence.

« Je suis Maître Klein, j'ai rendez-vous avec M. Travels à dix heures, et il est quasiment dix heures, vous êtes... ? »

Pierre se souvient, encore aujourd'hui de cette conversation étrange, presque mot pour mot.

Le petit homme s'était assis en posant sa sacoche près de lui.

« Voilà, je suis chargé de mission pour mon client, que nous appellerons Monsieur Le Baron pour un projet de construction d'une résidence, sur votre commune. Avant toute chose, je tiens à vous dire qu'il y a deux autres cabinets d'architecture sur ce projet, et, si, celui-ci vous intéresse, alors, ma visite de ce jour sera en quelque sorte, ma troisième et dernière démarche d'appel d'offre d'architecture.

- Pardon, mais, être trois archis sur une construction privée est plutôt rare... Que désirez-vous, enfin votre client, que désire-t-il construire de si particulier ? Parce que, vous le savez sûrement, nous sommes tenus par des règlements stricts, ici, en Provence, concernant les plans et les coefficients d'occupation des sols, et j'en passe.

- Nous le savons.

- Par exemple, votre terrain permettrait de construire quelle surface habitable, le savez-vous ? » demande Pierre.

« La réponse du géomètre a été 750 m² SHON.

Maître Klein semblait s'amuser.

- Belle surface !

- Oui, et la propriété comporte un peu plus d'une dizaine d'hectares, en partie viticole ».

Pierre se rappelle tout à fait être resté en suspens à cette annonce... avoir vite intégré l'importance d'un tel challenge, et tout aussi vite, fait le calcul de la rentabilité d'un tel projet pour sa petite agence.

- Vous m'intéressez, vraiment.

Nous en sommes ravis. Voilà, je vais vous proposer de vous fournir un avant-projet de quelques pages avec les grandes lignes, simplement pour vous donner une idée générale.

Une sorte de résumé des objectifs de cette construction, ainsi que les désirs de mon client concernant les prestations...

A ce propos, il saura être généreux, mais, je le sais aussi très intransigeant. Enfin, vous verrez...

Par contre, je vais devoir vous presser de me donner une réponse rapide, une sorte d'accord de principe, que nous finaliserons par la suite en temps utile.

- Rapide... Quand ?

- Nous attendons les réponses des deux autres agences pour la fin de semaine...

- Mais, nous sommes mardi !

- C'est vrai, mais, nous ne vous demandons pas de boucler le dossier en trois jours !

Simplement de savoir, si cela vous intéresse de vous engager avec nous sur une telle idée, si vous décidez d'être ce troisième architecte qui nous manque, en quelque sorte.

- Qui sont les deux autres ? demande Pierre.

- Un très gros cabinet parisien, des amis personnels de Monsieur Le Baron et une agence de Marseille.

- Attendez, je ne vais pas pouvoir rivaliser !

- Détrompez-vous, ce projet est si particulier, que tout est possible, j'en suis personnellement persuadé.

Pour la première fois, Maître Klein avait parlé à la première personne.

- Encore une question, insiste Pierre, pourquoi moi ?

- Parce que Travels veut dire quelque chose comme voyage en anglais, n'est-ce pas ? Quant à Pierre, il sera la pierre sur laquelle je bâtirai, voilà ce que m'a dit Monsieur Le Baron...

- C'est bon signe non ? avait ajouté Maître Klein en se levant.

Pierre se souvient encore aujourd'hui, tout aussi bien, une fois la porte refermée sur l'étrange visiteur, s'être retourné vers Clara, pour lui dire, combien financièrement un tel projet pouvait être important pour la bonne marche de l'agence, la mine réjouie, s'être précipité ensuite sur le fascicule, le diagonaliser, pour, en le jetant négligemment sur le bureau, un quart d'heure plus tard, plutôt déconfit, redire à Clara, combien ce projet était dingue, et à vue de nez, irréalisable...

Il y a aujourd'hui, un peu plus de trois ans.

Le soir, en rentrant chez lui, Pierre avait relu calmement l'avant projet, reposé, relu plusieurs fois pour finalement s'asseoir à sa table à dessins, tailler quatre ou cinq crayons, préparer le rouleau de papier calque pour essayer de caser dans 750 m² habitables, à la fois une partie habitation et la construction d'un édifice ressemblant à une sorte d'église ou de temple.

Rien que ça... Et pas n'importe comment, le fascicule était clair :

... L'emprise au sol devra être basée sur le carré long et les proportions de hauteur, largeur et autres, respecteront le nombre d'or. L'orientation de l'ensemble sera Est-ouest... Suivait ensuite une litanie de consignes où il était question d'ouvertures (trois impostes fixes vers l'est, trois ouvrants au sud, un autre fixe à l'ouest...), de colonnes, d'un dôme à l'aplomb d'un pentagramme figuré sur le sol à un endroit précis etc., etc...

Pierre s'était couché très tard cette nuit-là, bien qu'ayant peu dessiné. Il avait reflué très vite vers ses livres et

Internet, pour y puiser de quoi se nourrir, en divine proportion et carré long, en architecture religieuse du moyen âge, notamment en architecture cistercienne où il avait erré particulièrement, entre les murs des « Trois sœurs provençales » et sur le pentagramme qui, de liens en liens, l'avait conduit de Pythagore aux sectes sataniques, en passant par l'homme de Vitruve.

« Trois jours pour savoir, si c'est jouable ? Pas de problème Monsieur Klein... pas de problème... »

Trois jours, en effet, cela dura trois jours pendant lesquels, sans quasiment s'arrêter, Pierre jeta sur le papier les bases de ce qui pouvait répondre aux désirs du Baron.

« 750 m² pour construire une abbaye, c'est peu, mais, dans votre cas, en fonction de l'altimétrie, car il faudra sûrement décaisser pour caser un dôme sans dépasser la hauteur sous faîtière autorisée, c'est possible.

- Alors, vous acceptez ? Avait demandé Monsieur Klein.

- Bien sûr, lui avait répondu Pierre.

Je m'en doutais, je vous avais de toutes façons, préparé un contrat en ce sens... Que d'ailleurs, nous allons lire ensemble... Vous y verrez que votre projet doit être terminé dans deux mois... Je sais, c'est court, mais vous verrez aussi en dernière page qu'il est question de vos émoluments, et que ceux-ci sont à la hauteur du challenge proposé ! Vous trouverez le dossier du géomètre expert, et, pour finir, si vous en avez le temps, je vous propose de vous conduire à la propriété.

- Maintenant ?

- A votre disposition. Au fait, je serai votre interlocuteur exclusif et, si vous me le permettez, je vous appellerai chaque lundi pour avoir des nouvelles »

Pierre avait déjà pris son manteau.

Deux mois plus tard, son projet emportait l'affaire.

Clara pousse la porte de l'agence.

« Bonjour Patron ! Ca n'a pas l'air d'aller fort ce matin ! C'est parce que c'est lundi ou parce que dimanche a été trop copieux ?

- Non, non, ça va... Au fait, il y a un message de Klein sur le répondeur ce matin, au sujet du rapport de l'acousticien. Vous avez eu ça ? »

Le simple mot de répondeur vient immédiatement reclouer l'estomac de Pierre, le serrer un petit peu plus, inexorablement.

« Sophie, que veux-tu de plus que ce que je te donne ? Tu sais bien qu'il y a Marie !

Maugrée Pierre.

- Vraiment, je vous trouve pâlichon, je vais vous chercher quelque chose, ajoute Clara.

- Stop, seulement le rapport, cela suffira, et il faudra surtout préparer les dossiers des corps de métiers pour la réunion de clôture de chantier de Klein de cet après-midi »

- c'est déjà fait ! Au fait Pierre, pourquoi un acousticien est venu sur place ?

- Dans la salle commune, cette espèce de temple, que vous connaissez par cœur, maintenant, aussi bien que moi, on y a mis des colonnes, de la pierre taillée, une coupole... Bref, tout un fatras mystico ésotérique, sans doute propre à la méditation.

- Je suis sûre qu'il y a une secte là-dessous !

- Il fera ce qu'il veut chez lui, non ? En plus, Klein m'a dit que Le Baron était un fanatique de musique et de très

haute fidélité, particulièrement de chant grégorien. Rappelez-vous, lorsque, j'ai du me replonger dans la construction de l'abbaye du Thoronet, pour comprendre le pourquoi de l'acoustique si particulière de l'église. Ces harmoniques que l'on attribue à un retard de sons de quatorze secondes dû à des sortes d'urnes en terre cuite retournées dans le plafond de l'église et qui font caisse de résonance. Il voulait la même chose ! Plus personne ne connaît cette technique, j'ai donc fait appel à un acousticien ».

Trois ans de travail, de conception et de suivi d'un chantier complexe allaient enfin se concrétiser.

Il ne restait à Pierre, qu'à faire l'inventaire final des travaux, de tout vérifier, avant de donner solennellement les clés à Monsieur Klein ou peut-être à ce Monsieur Le Baron que l'on n'avait jamais vu.

Avec un réel soulagement d'être arrivé au terme.

Sauf, du côté de Sophie. L'enclume sur l'estomac de Pierre est toujours là, présente, obstinée.

Sophie, délicieux moment d'égarement, aujourd'hui prête à tout.

« Sophie tout allait bien... non ? Je vais l'appeler, mais pas ici, pas au bureau, devant Clara... tout à l'heure, oui voilà, c'est ça, tout à l'heure ... » monologue Pierre.

Peut être pour oublier un instant, certainement aussi, pour retarder l'échéance des mots irréparables.

« Clara, je vous propose que l'on fasse le point de tout ce qu'il me faut pour la réunion de chantier de quatorze heures. Après, je file là bas, avec un sandwich pour avoir le temps de tout vérifier par moi-même avant ».

Dix huit heures.

Ils sont tous partis. Le silence est retombé autour de Pierre. Au loin, vers l'ouest, le ciel s'emplit lentement de nuages rougis par le couchant.

« Quel calme » pense-t-il, en contemplant la vallée qui s'ouvre sous lui, et que des lumières du village commencent à pointiller d'étoiles.

Il frissonne.

L'imposante bâtisse, se dresse en ombre magnifique dans le soir d'hiver.

« Je ne l'appellerai pas ! Crie Pierre, aux arbres et aux cailloux, en éteignant son portable. Il n'abandonnera pas Marie, il le sait.

Il lui dira ce soir.

Klein lui avait confié, une fois, que cette salle, si particulière, était le projet précieux de Monsieur Le Baron. Elle était calculée pour pouvoir mettre le méditant en un état de conscience modifié, en raison de toutes les proportions de la place du dôme etc., même la réverbération des sons était importante.

Pourquoi repenser a cela en entrant dans cette salle ?

Besoin de calme, probablement.

Pierre ferme la porte derrière lui, allume les deux ampoules de chantier qui ne peuvent qu'éclairer modestement l'imposant volume.

« Ma » prononce-t-il à haute voix.

« Ma... Ma... Ma... » Des harmoniques s'élèvent vers le plafond en longs échos répétés.

Pierre essaye de moduler, alors, un chant simple qui pareillement enfle, monte semble rebondir sur les parois pour revenir vers lui, en volutes sonores harmonieuses.

Il psalmodie alors une bribe de chant religieux : celui-ci se transforme, enfle en harmoniques successivement, qui s'ajoutent les unes aux autres pour former un chœur quasi céleste.

Pierre en reste pantois.

Il ne peut s'empêcher de sourire. Il avait tellement rêvé de ce moment, tout au long de ces trois ans, de se retrouver seul, dans cette réalisation, pour juger, enfin, de son effet.

Et cet effet est puissant.

Il règne tout autour, réellement un calme paisible, un profond silence, presque palpable, quasi physique.

« Il y a quelqu'un ? » murmure Pierre, attentif à sa voix, qui, bien que chuchotée, se répercute elle aussi pendant de longs instants.

Extraordinaire silence.

Il aperçoit une chaise.

« C'est au centre du cercle, qui est aussi le centre du pentagramme, juste à l'aplomb du dôme, entre Nadir et Zénith, que se trouve l'équilibre » avait dit Maître Klein, en répétant mot à mot les propos du Baron.

Il la prend, la pose au centre du cercle inscrit sur le sol.

Il s'assoit, pose ses deux mains sur ses genoux.

Respirer calmement.

Sorte...

Il faut que je me sorte de cette espèce de gangue moite et collante. Que je sorte de là !

Des images passent devant mes mains, devant mes yeux.

Ma main droite traverse la tache.

Mais qu'est-ce que c'est que ça ?

Il faut que je me dégage de ce truc.

Il fait froid. Bon sang, pourquoi suis-je aussi moite...

J'étais seul tout à l'heure, seul encore ? En tout cas personne ne parle.

Je me suis bien placé comme il a dit, à la verticale sous la voûte centrale. J'ai posé la chaise au centre du cercle.

Sortir, Nom De Dieu, sortir !

Pourquoi n'y a-t-il pas de lumière ?

Quand je raconterai cela, je leur dirai la moiteur, peut être aigrette, oui, c'est cela, je leur dirai cette sorte de colle qui me bloque.

Cette sorte de ...

Sortir !

Il faut que je me sorte de là !

J'ai mal à la tête.

D'ailleurs, tout à l'heure encore, si je me souviens, rien de grave n'est arrivé, rien que de l'ordinaire, mis à part Sophie.....

Je ne sais plus.

J'étais là, pour faire le point, réfléchir. Il fait de plus en plus sombre.

Seul et moite...Quelle étrange situation que d'être là, seul dans cet endroit étrange qui m'opresse, coincé dans ce carcan qui m'empêche de bouger les pieds..

D'ailleurs je ne sens même plus mes genoux. Je dois avoir les traces de mes ongles dans les paumes de mes mains. Je ne vais tout de même pas appeler.

Ma tête...

D'ailleurs, je ne sens même plus tout à fait mes mains.

Déjà tout à l'heure, je ne m'entendais pas crier... Rien ne se passe. Ils ne viennent pas. Les branches du pentagramme sur le sol sont moins précises.

De nouveau, mon estomac me fait souffrir. Je me sens de plus en plus mal, serré dans cet étai.

Si je bouge les jambes, alors peut-être qu'en prenant appui avec mes mains, je pourrais me hisser et sortir de ce machin.

Respirer calmement, profondément.

Pas de peur.

Comprendre et trouver la solution.

Je dois comprendre et je vais trouver la solution.

Le bruit, à l'instant, répercuté à l'infini, assourdissant, un bruit terrible, énorme, à peine m'étais-je assis.

Pourquoi mes jambes ne bougent-elles pas ?

Stop, je pars. Allez, il faut que je parte d'ici.

Mais je ne peux pas !

J'ai froid.

Lorsqu'ils viendront et qu'ils me trouveront là, que diront-ils ?

Je ne me sens plus du tout,

Quand ils viendront....

Marie aura eu de toutes façons, tout le temps de se débarrasser de l'arme.

Sac d'os



KRESTINSKY Betty

- T'as pas vu le chien ?
- Pas depuis ce matin.

De dessous la visière crasseuse de son éternelle casquette, il glissa un regard oblique vers l'autre bout de la table. Elle avait encore grossi. Son corps (si on peut appeler ça un corps) atteignait des proportions à peine imaginables. Ses deux énormes seins s'affalaient sur la table de chaque côté d'une énorme assiette débordant d'une potée grasse à souhait qu'ils retenaient prisonnière entre eux pour qu'elle puisse plus aisément y tremper sa cuillère. Et elle bâfrait, elle bâfrait, enfournant d'énormes morceaux dans son énorme bouche qu'elle avait à peine le temps de refermer.

Sous le regard oblique à demi caché par la casquette, les lèvres esquissaient ce qu'on aurait pu prendre pour un sourire sardonique ou une grimace de dégoût à moins que ce ne fût une moue de nostalgie, en pensant à la jolie jeune fille, à peine dodue, qui l'avait séduit... dans une vie antérieure, lui semblait-il.

Depuis qu'il avait pris sa retraite et vendu sa boutique de traiteur, pour ne pas perdre la main et parce qu'il ne savait rien d'autre, il cuisinait, cuisinait... des plats plus succulents et riches les uns que les autres qu'il dégustait et qu'elle engouffrait, sinon avec délice, du moins avec une gloutonnerie qui pouvait lui laisser espérer qu'elle appréciait son talent.

- T'as pas vu le chien ? S'enquit-elle de nouveau le lendemain.

- Non, pas depuis hier. Il aura fait une fugue ou suivi une chienne en chaleur. Il reviendra.

Et sans plus s'inquiéter, elle s'attaqua à l'andouillette, sauce roquefort accompagnée de pommes rissolées, tandis que le sourire de son compagnon s'étirait un peu plus vers les oreilles.

Le lendemain, il apporta, rayonnant, une grosse marmite en fonte qu'il posa triomphalement sur la table.

- J'ai rencontré un copain lozérien, excellent cuisinier, qui m'a donné une recette fabuleuse. Ca s'appelle le sac d'os. Tu prends un estomac de porc bien nettoyé, tu le garnis de morceau d'oreille, de museau, et surtout de coustelade, tu le couds et tu le fais cuire dans un court-bouillon de légumes. Goûte ça, tu m'en diras des nouvelles.

Pendant qu'il ôtait le couvercle de la marmite, elle se léchait les babines et grognait de longs « mmm...mmm » d'impatience.

Après quelques bouchées, elle demanda à nouveau :

- T'as toujours pas vu le chien ?

Il ne répondit pas de suite. Il attendit qu'elle se fourre un gros morceau de coustelade dans la bouche. Et, cette fois, il la regarda bien en face.

-T'es en train d'en manger un morceau. Je n'avais pas de porc sous la main.

Le morceau de coustelade coincé dans la gorge, elle tomba en arrière dans un grand bruit, fracassant la chaise sous son poids.

Lentement, il se leva, fit le tour de la table, se pencha vers la masse de chair inerte qui avait été sa femme.

- Ouf ! Exhala-t-il, quand il vit qu'elle ne respirait plus.

Un crime parfait, en somme.

L'étoile



Mauray Chantal

A quelques kilomètres d'un petit village des côtes normandes, Serge et Henri gèrent les terres héritées de leurs parents.

Serge est réservé, enclin depuis son plus jeune âge à la mélancolie. Sa vie lui semble écrite sans qu'il puisse n'y rien changer.

Henri, plus extraverti, n'éprouve cependant pas le désir d'interrompre le chemin tracé par les parents, et qu'il suit en compagnie de son frère et ami.

Agés aujourd'hui de trente et trente un ans, leurs tâches les occupent tellement qu'ils finissent par ressembler à leur terre, à la fois sauvages et généreux, mais surtout solitaires, au point de désespérer toute femme de venir s'y installer. Leur attachement l'un pour l'autre, grandi depuis la disparition récente de Gisèle et André dans un accident, s'accommode de cet isolement.

Pour pallier un peu ce désordre sentimental, ils partagent à la veillée la même passion pour la lecture de romans policiers. Leur bibliothèque déborde de crimes passionnels, fratricides, de crimes d'intérêt. On y voit se côtoyer Conan Doyle, Agatha Christie, Simenon, parmi d'autres auteurs plus littéraires : Stendhal, Duras, Süskind... .

Ils jouent aux détectives, comme ils ont joué enfants au gendarme et au voleur.

Ils dévorent les récits en même temps qu'ils mènent les enquêtes. Ils se sont même baptisés « Sherlock » pour Serge et « Holmes » pour Henri un jour de leur enfance

où tous deux avaient découvert en même temps le coupable et le mobile de son acte, bien avant d'avoir terminé « Le chien des Baskerville ».

Sur un tableau noir d'enfant installé dans la cuisine, ils notent au fur et à mesure les indices qui leur semblent les conduire vers la résolution de l'énigme. C'est ainsi qu'ils procèdent à chaque lecture. Cela se termine souvent par des congratulations enjouées devant un cidre de leur cru.

Depuis quelques temps les crimes ne naissent plus de la fiction des livres rangés sur les étagères mais des journaux étalés sur la table de la cuisine. Les habitants sont en émoi depuis le 6 octobre 1973 : Un homme de soixante ans est trouvé assassiné de quatre balles de revolver dans la poitrine, derrière un rocher de la plage. Entre ses mains un livre : « L'Etranger » d'Albert Camus.

Henri connaît son frère mieux que quiconque et sait à son air taciturne et à son recueillement dans la chambre des parents ces derniers jours que le moment n'est pas venu d'entreprendre des investigations. Cette fois, il n'est plus question de challenge.

On ne joue plus.

Les anciens aussi chuchotent plutôt qu'ils ne parlent ouvertement du crime perpétré sur le sol de leur commune. Ils ont peur de cette violence qui surgit dans leur village sans histoire.

La police questionne mais ne trouve pas d'explication à la présence du livre, qui semble n'avoir d'autre coïncidence que la manière avec laquelle les victimes ont été tuées.

Le tableau dans la cuisine, effacé depuis le dernier roman, reste muet, même en ce 20 novembre 1973 où l'on découvre dans son salon le corps d'une femme de cinquante trois ans, frappée mortellement à la tête par un objet lourd et coupant. Près de son visage ensanglanté, « Mrs Mac Ginty est morte » d'Agatha Christie.

On constate dans les faits la même similitude au roman trouvé près de la morte que pour le premier crime. Ceci ne peut être que l'acte d'un déséquilibré, d'un maniaque ! Compte tenu de la multitude de romans policiers, Séries Noires que l'on peut trouver en librairie, tout fait craindre d'autres meurtres dont on est incapable d'anticiper le mobile : les deux victimes, hormis le fait d'habiter le village, d'y tenir boutique et d'avoir sensiblement le même âge, n'entretiennent, apparemment, aucune relation si ce n'est de voisinage. Lui, Georges Vinder, artisan menuisier installé depuis quelques années, exerce son travail avec toute la compétence qui satisfait sa clientèle. La femme, Claudette Dumont, effectue depuis de longues années des travaux de couture pour les familles du village avec une habileté reconnue.

Quelque chose a changé dans la vie du village. On parle d'adultère, de jalousie, de « choses pas catholiques » qui dateraient de... ? Mais on ne sait pas. On redoute de savoir. « Des démons ! dit le curé, qu'il faut chasser ! ».

Les livres exaspèrent les enquêteurs : les indices cumulés ne dévoilent rien du mystère.

Ce matin, Henri revient du village avec le quotidien régional. A la Une « L'Assassin a frappé les trois coups ! ».

Il imagine derrière ce titre digne d'un mauvais thriller, une histoire sordide mais banalisée par l'info : ne baptise-t-on pas les crimes les plus horribles de « faits-divers » au même titre qu'une vitrine brisée, une caisse d'épiciers dérobée ou un délit de fuite après un accrochage ?

Il lit :

« Une troisième victime dans le village maudit. Ce matin du 7 décembre 1973, des voisins alertés par une odeur insupportable de gaz font appel aux pompiers. Ces derniers ne peuvent ranimer un gendarme retraité de soixante-cinq ans, asphyxié dans son sommeil. Maladresse, oubli ou la main de l'Assassin Erudit ? qui a posé près du cadavre le récit « J'ai 15 ans et ne veux pas mourir » de Christine Arnothy... ».

Serge est déjà parti à l'ouvrage. Il a d'ailleurs écrit sur le tableau noir « Je suis au verger, rejoins-moi ». Henri ne le rejoint pas.

Au-dessous du message de son frère, il trace trois colonnes et y inscrit :

Les dates,

6 octobre 1973 20 novembre 1973 7 décembre 1973

Les victimes,

Georges Vinder, Claudette Dumont, Jules Lebel.

L'origine de leur mort,

Tué par balles, Frappée avec un objet, Asphyxié.

Les auteurs,

Albert Camus, Agatha Christie, Christine Arnothy.

Enfin le titre,

L'Étranger, Mrs Mac Ginty, J'ai 15 ans... ..

...

Maintenant qu'il a extrait les principaux éléments, il attend Serge qui, en voyant le tableau, ne pourra résister plus longtemps à leur « passe-temps » favori.

Il y va un peu fort Henri quand sa pensée lui fait utiliser cette expression. Mais c'est sa façon à lui de « chasser les démons ».

Serge tarde. Ce n'est pas dans ses habitudes. Même si cela lui paraît incohérent, Henri monte à la chambre de son frère.

Il hurle d'effroi et se précipite sur le corps, pendu, déjà froid de Serge. Il halète. Il tombe à terre, anéanti de désespoir et de larmes devant cette épreuve atroce et incompréhensible.

Aux pieds de la chaise renversée, des papiers et des photos sont éparpillés et quelques mots de la main de Serge :

« Pardon mon cher frère, pardon mes chers parents, POUR ELNA. David ».

Henri ne comprend pas pourquoi « Elna » et « David ». Il examine un à un les documents et les regroupe dans la petite boîte en fer blanc qu'il se souvient avoir vue dans

la chambre des parents mais qu'il n'avait pas osé ouvrir après leur mort.

Serge l'avait fait.

Un extrait d'acte de naissance au nom de David Bernstein né le 6 octobre 1943 (la date de naissance de Serge), fils de Elna Bernstein.

Une photo d'Elna et de David âgé de quelques semaines en compagnie de Gisèle, André et le petit Henri de un an.

Une lettre de la mère d'Henri, qui explique :

Comment elle a recueilli en janvier 1943 celle qui est encore une enfant de quinze ans et qui s'est sauvée du village. Celle qui avait surpris sans le vouloir un jeune allemand qui entretenait des relations amoureuses clandestines avec sa patronne couturière. Lui, pour la punir, s'amuser ou la terroriser, l'avait violée. Ne portait-elle pas l'Etoile ? L'enfant né de ce viol est David.

Comment la jeune femme couturière, Claudette Ginty (qui épousera plus tard M. Dumont), jalouse de l'enfant qu'elle ne pouvait avoir de son amant, dénonça sa petite main Elna à la police française.

Comment Gisèle arracha d'un mur une liste de noms de juifs, datée du 20 novembre 1943, sur laquelle figure « Elna Bernstein ».

Comment le 7 décembre 1943, le gendarme Jules Lebel, malgré les supplications d'amitié d'avant la

collaboration, avait emmené Elna sans ménagement jusqu'au camion de la gestapo. Elna ne reviendra jamais d'Auschwitz.

Comment le petit David avait été caché et fut élevé sous le prénom de Serge avec Henri.

Quant au soldat allemand, il quitta le village lors de la débâcle en 1944. Gisèle le reconnaît entre mille. C'est ce qui arriva le jour où elle commanda à Georges Vinder la réparation d'une commode. La main gauche de l'homme est amputée de trois doigts qu'Elna avait décrite. C'est lui, de son véritable nom Gert Wander, qui est venu trois ans auparavant s'installer dans « le charmant petit village », se plaît-il à dire à sa clientèle.

David n'avait pu supporter cette vérité mutilante. Sa réserve s'était transformée en violence expiatoire à laquelle il ne pouvait survivre.

Henri se remémore les trois dates qui coïncident à trente années d'intervalle et les derniers mots tracés sur le tableau noir :

L'Etranger - Mrs Mac Ginty est morte - J'ai 15 ans et je ne veux pas mourir.

Le destin de David était écrit là, sur les tranches des bouquins qui avaient permis aux deux garçons de partager cette fraternité plus profonde que si elle avait été réelle.

Remerciements

Nos plus vifs remerciements à tous les participants du Concours, aux animateurs d'atelier d'écriture qui nous soutiennent, aux membres du jury qui bénévolement sélectionnent les textes, aux écrivains qui désignent le lauréat, à toute l'équipe qui nous aide à relier ces ouvrages, à Marie Ryst-Lefebvre et Christian Lefebvre qui nous ont formés à la reliure, à Christian Pieroni pour les illustrations, à la Mairie de la Cadière qui nous prête ses locaux et à la CAISSE D'EPARGNE COTE D'AZUR qui grâce à son soutien financier, nous a permis de mener à bien ce projet.



CAISSE D'EPARGNE
COTE D'AZUR

UN LIVRE AU VILLAGE
à la CADIÈRE D'AZUR
au coeur du vignoble "LE BANDOL"

Créée en 2001, l'association vise au plaisir de la lecture, au désir de lire. Notre volonté : redonner le goût de la lecture.

Pour ce faire, nous avons imaginé une action littéraire qui porterait sur plusieurs mois. Nous avons donc demandé à tous les habitants de former un jury populaire très large. Pour faire partie de ce jury, il suffit de lire les 5 romans sélectionnés par les adhérents, parmi les premiers romans de langue française de l'année précédente, et de venir voter pour son livre préféré en présence des cinq auteurs nominés.

En plus de ce Prix littéraire, l'association multiplie les actions pour promouvoir la lecture et l'écriture en sollicitant tous et toutes, de tous âges, depuis les enfants de la maternelle jusqu'aux résidents du foyer logement.

Ainsi sont nés :

LE PRIX DU PREMIER ROMAN, doté de 1000 € offerts par la Municipalité.

LES PRIX DES ECOLES (un par cycle, soit 3 Prix) avec invitation des 3 auteurs élus par les enfants.

LE PRIX D'ECRITURE, concours ouvert à tous, et doté de 200 €.

L'ATELIER RELIURE : 5 nouvelles "adultes" et les nouvelles "adolescents" sont imprimées puis reliées par des membres de l'association formés à cette activité. Ces ouvrages sont exposés sur le stand

pendant les 2 journées « Rencontres Littéraires »
organisées en Mai.

SOIREE DEBATS : échanges, sélection

SOIREE LECTURE avec le concours gracieux des
écrivains

REMERCIEMENTS

*A toutes les instances officielles sans le concours desquelles nous ne
pourrions organiser toutes ces manifestations.*

*A nos adhérents et sympathisants pour leur participation active et
assidue.*

